Ambronay (01), 35 ème Festival. 12 septembre – 5 octobre 2014. « Célébrations »…



Ambronay (01), 35 ème Festival. 12 septembre – 5 octobre 2014. « **Célébrations** »… Haut-lieu d'hexagone et même d'Europe, Ambronay célèbre tous les ans à la fin de l'été le Baroque dans tous ses états. On en est à la 35e, et si on a changé de Directeur l'hiver dernier, l'esprit du Fondateur (toujours présent dans le rôle de l'inspirateur) demeure pour les choix ambitieux des concerts, de l'Académie Européenne, des Résidences, des Recherches, des Éditions, du Patrimoine architectural, du Chapiteau, de la dispersion en lieux régionaux…. **Ancien, Nouveau, thématiques …** 35ème, et 1ère « sans » le fondateur, puisque Daniel Bizeray succède à Alain Brunet… L'esprit ne change évidemment pas. D'ailleurs l'Ancien conserve en la Demeure plusieurs responsabilités, notamment dans le domaine qui lui est particulièrement cher, et qui fut en son métier initial d'enseignant, la formation des jeunes « Académiciens d'Ambronay ». Mais le Nouveau – qui a travaillé « sur le terrain » des institutions culturelles – direction artistique à Saint-Etienne, Royaumont, Rouen – est bien « aux affaires » (comme disait un Militaire illustre devenu Politique), en commençant par la définition et la description des objectifs pour cette 35e édition. Ambronay, devenu au fil des ans et décennies, un vaste théâtre où, comme chez tout Baroqueux qui se respecte, « la vie » où l'on «songe » aussi « l'action »,

continue à décliner ses quatre semaines de 2014 « autour d'un thème – « Célébrations » – en quatre chapitres : anniversaires de compositeurs, grand répertoire sacré, expériences musicales inédites, ensembles émergents européens -.

Un enfant et son Ange Gardien

« Que la fête commence ! », conclut le prière d'insérer qui cite ainsi une Ode (du 7e Art) aux menus et larges plaisirs qu'on sut se donner dans la France du Régent… Et tâchons de suivre en chronologie ces quatre semaines (aux temps forts en fins de semaine), leurs « 30 concerts en lieux différents, grâce à près de 1500 artistes ». Et justement, le 1er week-end s'ouvre dans la présence enthousiaste et passionnée de Leonardo Garcia Alarcon, qui dans un entretien du printemps (avec Emmanuelle Giuliani, dans La Croix) se dit « enfant d'Ambronay », au sens le plus filial vis-à-vis d'Alain Brunet, « mon ange gardien, l'une des plus rencontres de la vie » pour ce jeune Argentin dont le Patron détecta aussitôt les dons immenses de chef, d'interprète et de chercheur. L.Garcia Alarcon fait donc l'Ouverture du Festival, entraînant ses solistes (Mariana Flores, Fr.Aspromonte, R.Pé, E.Gonzalez-Toro, M.Bellotto) et les membres de sa Cappella Mediterranea dans une nouvelle aventure : après la redécouverte du sublime Falvetti (Il diluvio universale), on puise aux racines de la musique baroque sicilienne, via les « mystérieuses archives de la cathédrale de Malte ». A côté de madrigaux des célèbres Gesualdo, d'India et A.Scarlatti, des nouveaux du Temps Retrouvé par Alarcon : Michele Mascitti, Cataldo Amodei.

La Peste

Puis, parlons (d')anniversaires… Ceux de mort ont du sombre, en face des clarteux de naissance. Ainsi, il y a un quart de millénaire (250 ans, si vous préférez), Jean-Philippe Rameau s'en alla rejoindre la mécanique céleste et l'harmonie des sphères dont avait génialement parlé sa musique. Pour célébrer sous le ciel septembrien d'Ambronay, voici les pièces de

clavecin en concert, accompagnées des Quatuors Français par lesquels l'Allemand prolifique Telemann rendait hommage à J.P.R. Ce sont les Ombres (non Errantes), créées il y a 8 ans par Sylvain Sartre et Margaux Blanchard, qui portent ce programme : un jeune ensemble de la 4e Génération des Baroqueux (si nous comptons juste), mis en avant par Ambronay dès 2010 et qui a enregistré sous ce label Couperin et ses Nations. De l'autre côté du « génie françois », M.A.Charpentier offre les fastes de sa Victoire de Milan ; cependant pour une fois cela n'aura pas été obtenu par les armes, mais par le courage d'un collectif contre la mort épidémique, animé à Milan (1576) par Charles Borromée, prélat qui ne quitta pas sa ville et y soigna les malades sans les culpabiliser (voir le claironnant Père Paneloux dans La Peste camusienne), comme les futurs humanistes de la ville assiégée (Rieux, Tarrou)….En complément, un Te Deum (ça, c'est guerrier !), une Messe pour les Trépassés, une Leçon de Ténèbres : autre jeune groupe (5 ans d'âge), Correspondances, qu'a fondé et mène à … la victoire Sébastien Daucé (cd.Charpentier chez Harmonia Mundi).

Porpora et Gardel

Mise en miroir de deux autres génies, l'un Italien, Nicolo Porpora (1686-1768), illustre professeur de chant pour non moins illustres castrats (Farinelli…), puis de composition pour Josef Haydn. L'autre, longtemps Italien avant de finir Anglais, l'Allemand Haendel. Ouvertures et airs d'opéra sont choisis par l'Academia Montis Regalis (depuis 1994) et son chef Alessandro de Marchi, avec le contre-ténor argentin Franco Fagioli : ce très-aimé vocaliste ne sera-t-il pas en écho culturel des Hommages à Carlos Gardel par le bandonéiste William Sabatier ou du chanteur Diego Flores ? On s'enchantera aussi d'un Rêve d'Ariane sous chapiteau, jolie histoire de la comédienne belge Ariane Rousseau, qui se délasse des idées noires (criminologiques, sa formation universitaire) en contant aux

enfants l'histoire du quatuor à cordes (Quatuor Alfano, depuis 2008).

Le Fils de Qui Nous Savons

Au 2nd week-end, un vrai anniversaire joyeux (300e de la naissance) pour Karl-Philipp Emmanuel Bach – Fils Prodigue de Qui-nous-savons, ange du bizarre qui ouvrit voie royale au pré-romantisme-, par la grande piano-fortiste et- claveciniste Aline Zylberajch (passionnée d'instruments anciens, enseignante, interprète au cd-Ambronay). Sonates, variations, et portraits de K.P.E., dont l'œuvre-testament de 1787 (« les sentiments de K.P.E. ») se lit comme un autoportrait terminal de Rembrandt…. En remontant vers le Père, immense classicisme (qui est aussi Théâtre Sacré) de la Passion selon Saint Jean, où le génie de Johann-Sebastian est magnifié… dans une économie du nombre, le chef israëlien Itay Jedlin et son Concert Etranger (2006) travaillant selon l'esprit minimaliste de Joshua Rifkin ou de S.Kuijken, un ou deux chanteurs suffisant à chaque partie vocale, cette transparence divisant d'ailleurs le monde baroqueux initialement en guerre contre les super-effectifs qui faisaient naguère crouler Bach sous un néo-romantisme massif…

Vivaldi, Biber et le naturalisme

Les Quatre Saisons vivaldiennes, quel « boulevard du Temps qui passe » ! Enrico Onofri, superbe virtuose, le met au programme de son Imaginarium, lui qui fut 1er violon chez Jordi Savall et le demeure au Giardino Armonico. Le concert s'ouvre sur une mélodie « symbolisant la disparition de l'hiver derrière les montagnes », air du XVIIe qui a transité par La Moldau de Smetana et l'hymne national israëlien. On continue avec une version instrumentale du Chant des Oiseaux de Janequin, des chansons de Merula, d'Uccellini (« mariage d'un coucou avec une poule »…), sans oublier la Sinfonia Representativa de Biber, qui fait intervenir chat, grenouille et rossignol. Bref, le naturalisme baroque au point de

joyeuse incandescence….Le w.e. fait large place aux « paysages sonores » (jardins, tour de l'abbaye), ouvrant même le jeu à une « rencontre baroque-improvisations du Ciel et des Ténèbres », par les Musiciens du Louvre, le collectif La Forge et la Cie Nine Spirit. Un Cactus, synthèse des musiques baroques, est conté aux enfants par un groupe parole-chant (L.Carudel, B.Le Levreur). Pour ne pas négliger les absolus du baroque italien ivre de « la musica e le parole », Profeti della Quinta (jeune ensemble issu de la Schola de Bâle) madrigalise entre Monteverdi, Rossi, Luzzaschi et le Prince des Ténèbres Ambiguës, Gesualdo. « A l'inverse », on clôt avec Israel en Egypte, où Haendel Londonien compose à la fin des années 1730 une « vaste épopée chorale exaltant les exploits du Peuple Elu ». C'est un des illustres aînés anglais (2nde génération baroqueuse ?), Roy Goodman, qui conduit le vénérable Nederlands Kamerkoor (fondé à la fin des années 1930 !), explorateur de la musique la plus ancienne (et médiévale) à celle de notre temps (Kagel, Tavener, Canat de Chizy).

Dynastie Rebel, Jordi citoyen du Monde

Au 3e Temps, encore du Haendel en son Dixit Dominus, de « grande théâtralité » romanissime, et un anniversarié (300e de la naissance), Nicolo Jommelli, maître de chapelle au Vatican mais très novateur d'esthétique pour un Beatus Vir, au programme des cadets du Ghislieri Choir and Consort, menés par le non moins jeune Giulio Prandi. Puis on voyagera dans la généalogie familiale des Rebel – le père, Jean-Féry, le fils, François – et les amitiés de François R. avec … François Francoeur, en fait co-auteurs de nombreux opéras et ballets qui magnifient à la cour de Louis XV (et pour la Pompadour) un style théâtralissime avec machines. « Les Surprises », fondé en 2010 par Juliette Grignard et L.N. Bestion de Camboulas entendent bien ici nous…en faire la surprise…. Le grand aîné, ami et protecteur d'Ambronay, Jordi Savall, citoyen du monde musical, aime à confronter – mais surtout pas affronter –

civilisations et cultures esthétiques, pour mieux nous faire réfléchir sur l'indispensable (jadis, aujourd'hui, demain) Paix, notamment autour de la Méditerranée et entre Europe et Asie. Ce sera ici un peu plus à l'ouest, d'Espagne en Italie, de France, Allemagne en Angleterre, son Hesperion XXI variant le thème d'un « âge d'or de la musique pour ensemble de violes ».

Miserere sans transcendance chrétienne

L'ensemble Chemirami and co, de Keyvan Chemirani, hôte privilégié d'Ambronay, dialogue avec Z.L.Nascimento et P.Edouard, fait rêver en improvisations et compositions de Brésil, Inde et Irak ; et le quatuor (lui aussi de percussions) Beat confie aux enfants son Drumblebee. Autre chapitre illustrant les principes du Festival : le récent prolonge sans rupture l'ancien, et les Folies Françoises de P.Cohen-Akenine font « Leçons de Ténèbres » et de la dramaturgie mortifère (A.Scarlatti) pour conduire vers la vision qu'en peut avoir un compositeur actuel, Thierry Pecou, «éloigné de toute transcendance » et qui voit dans son Miserere comment « une musique occidentale peut s'entrechoquer avec l'animisme africain et le panthéisme des Indiens amazoniens ». Les Cris de Paris (Geoffroy Jourdain) itinère aussi de Janequin et Tallis (le mythique Spem in alium, motet à 40 voix réelles) en « jeune France » d'Aurélien Dumont, qui utilise le dispositif multicanal « 5 point 1 », où un « cercle imaginaire – l'auditeur – reçoit les informations spatialisées de la polychoralité dispersée ».

Vrai crépuscule mozartien

Enfin, début octobre, quand couleurs et atmosphère d'Ambronay font entrer en automne, on commencera par le crépusculaire Requiem de Mozart : L. Garcia Alarcon – dirigeant le New Century Baroque de Namur – fait le tri entre l'irréductiblement mozartien et « les adjonctions » (entre autres Süssmayer), pour mieux en exalter les vertus

admirables. (et pour ce concert, c'est à l'Auditorium Ravel de Lyon…). Avec Benjamin Dieltjens, il veut rendre au K.622 (l'ultime concerto, de clarinette) « toute sa charge nostalgique », notamment en soulignant la « tonalité opératique » inhérente, selon lui, à cette œuvre-testament. Plus « classiquement baroque(ux) », Fabio Biondi et son Europa Galante travaillent la vocalité violonistique et orchestrale des concertos (d'esprit italien) chez Vivaldi, Brioschi, Corelli ou Leclair, avec la révélation d'une Sinfonia funebre, de Locatelli. L'autre aîné ambronaisien, maintenant Père du Baroque, **William Christie** (dites : Lézards Flo pour son ensemble mythique) fait,lui, rayonner le « Grand Motet François » : Rameau, bien sûr, et aussi Cassanea de Mondonville.

Trois fois » e «

Dans le cadre des créations, y compris linguistiques, on notera une concession à l'anglomanie régnante : il y a ici des « afters », et surtout un festival dans le Festival, eeemerging. Serait-ce que sous le Bugey en 2014, (comme dans les salons proustiens Odette de Crécy parle selon la mode « outre-Manche » et s'affiche « fishing for compliments »), on se soumet, diraient les grincheux (nous en sommes, parfois) au verbiage franco-anglais ? Donc : émergence et triple e (euro ?), nouvelle étape de soutien aux « jeunes qui seront peut-être les stars de demain ». Car à Ambronay on repère, invite et fait jouer les neufs ensembles : ce sera Armonia degli affetti dans Chanter d'amour, Secunda Pratica dans Nouveau Monde Baroque, la Botta Forte avec Mi palpita il core, , Voces Suaves A la Cour des Gonzague… Côté enfants, les charmants Esprits Animaux, déjà « émergés », dévoilent sous chapiteau un ludique B.a.-ba du Baroque, et on monte dans le Tram des Balkans de la claveciniste Violaine Cochard qui compose, arrange et balkanise Vivaldi, Frescobaldi ou Bach.

Car on ne saurait finir le Festival 2014 sans retour et recours au Père Johann Sebastian et à ses cantates, ici pour

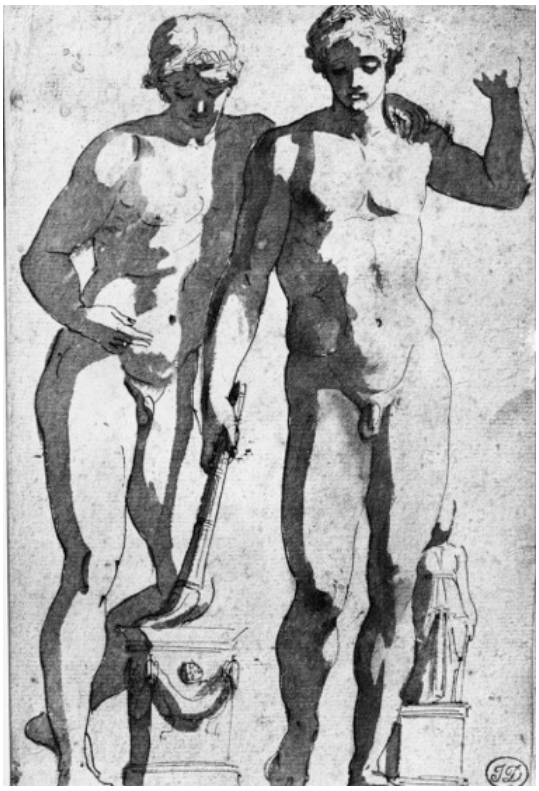
la Saint Michel, non sans que Raphaël Pichon et son Pygmalion lui adjoignent le très original et spatialisé Heilig d'un Fils, notre cher K.P.E. si à part et en avance sur son temps…Allez, la fête commence bientôt. Bonne teufe roqueba !



Ambronay (01) (Abbatiale, Tour, Parc, Chapiteau et autres lieux (Saint Maurice de Gourdans, Pérouges, Brou, Lyon) : 35e Festival, du 12 septembre au 5 octobre 2014. Concerts, rencontres, colloques, visites, ateliers, tables rondes. Information et réservation en ligne : T. 04 74 38 74 04 ; www.ambronay.org

---

Opéra. Rameau : Castor et Pollux. Dijon, Paris : 26 sept-21 octobre 2014



Opéra. Rameau : Castor et Pollux. Dijon, Paris : 26 sept-21 octobre 2014. 250ème anniversaire de la mort de Rameau. Le 12 septembre prochain marque le 250ème anniversaire de la mort de Jean- Philippe Rameau. Pour célébrer le plus grand génie musical français du XVIIIème siècle, **Dijon (sa ville natale, du 26 septembre au 4 octobre 2014)** puis **Paris (où il connaîtra la gloire, comme à Versailles : TCE, du 13 au 21 octobre 2014)** présentent deux nouvelles productions de son opéra Castor et Pollux, réflexion personnelle sur le genre lyrique et hommage rendu à l'amour fraternel et viril des Dioscures, héros divinisés par Jupiter en raison de leur grandeur morale, les jumeaux Castor et Pollux. **Très original dans son déroulement et sa résolution, le livret de Castor et Pollux** ne laisse pas de questionner l'apport de Rameau au genre tragique. Ici certes l'amour qui lie Telaire à Castor est très longuement évoqué : c'est le canevas classique de l'ouvrage. Télaïre est même jalousée par Phébé, force jalouse et démoniaque prête à tout pour reconquérir le coeur de Castor. La magie noire et les manipulations dont elle fait preuve, montrent bien ici encore la persistance dans l'opéra baroque français des figures d'amoureuses magiciennes, hystériques, néfastes en diable… et pourtant aussi vénéneuses … qu'impuissantes. A l'opposé règne l'amour fraternel de Pollux pour son frère Castor : il renonce à Telaire pour lui, il renonce de même à la vie pour permettre à Castor pourtant assassiné, de revoir sur terre sa bien aimée…

L’amour fraternel



Où a-t-on vu ailleurs un tel sens du sacrifice ? Un tel amour fraternel ? A son tour, Castor répond à l’amour de son frère en refusant de laisser Pollux renoncer à tout. C’est bien l’amour des deux frères ici qui occupe le sujet principal de l’action. Jupiter lui-même est touché. Saisi, le dieu leur permet l’immortalité. Mais devenu immortel, Castor ne peut plus dès lors retrouver celle qu’il aime : Telaire. Le destin des héros est contraire à toute réalisation d’un bonheur terrestre. Telaire n’a donc plus que ses yeux pour pleurer son cher et tendre : elle est désormais condamnée à un amour solitaire, la jeune femme demeure cette figure sublime qui déplore et regrette à l’infini, telle qu’elle s’exprime dans le plus bel air jamais écrit au XVIIIème: *« Tristes apprêts, pales flambeaux »,* l’emblème funèbre de tout l’ouvrage, miroir lacrymal des fragilités humaines… Et l’un des temps forts de la partition qu’il ne faut pas manquer.

Rameau s’y affirme comme le plus grand connaisseur du coeur humain. Son érudition musicale et le raffinement inégalé de sa langue y tissent le plus déchirant des serments amoureux. Désespoir et sublime… sacrifice et amour… Les thèmes traités par Rameau ne finissent pas de nous subjuguer, rappelant qu’il est bien le plus grand créateur à l’opéra en France au XVIIIème siècle. Reportez vous sans hésitation à la version signée William Christie : souffle tragique, justesse poétique, profondeur humaine, la vision du fondateur des Arts Florissants y reste inégalée. Un modèle de vérité ramellienne. A Dijon puis Paris, les interprètes actuels se révéleront ils à la hauteur de l’ouvrage ?

L’intrigue



Phébé aime Castor. Castor, de son côté, aime Télaïre, la sœur de Phébé. Télaïre, qui répond à l’amour de Castor, est cependant promise à Pollux, le frère de Castor, qui lui aussi aime Télaïre. Craignant que Pollux renonce à Télaïre par affection pour son frère, Phébé a encourage Lyncée à ravir sa propre sœur. Castor veut mettre fin à sses jours en quittant pour toujours Télaïre et Pollux. Mais ce dernier renonce à Télaïre. Castor et Télaïre sont enfin réunis. Les festivités du mariage sont brutalement interrompues par Lyncée et ses acolytes, Castor succombe sous les coups. La mort de Castor sème le désespoir. Phébé veut user de son pouvoir magique pour ramener Castor parmi les vivants, à une condition : que Télaïre renonce à lui pour toujours. Pollux annonce qu’il s’est vengé sur Lyncée de la mort de Castor. Il rejette le plan de Phébé, déclarant vouloir lui-même libérer Castor des enfers. Conduit par Mercure, le messager des dieux, Pollux supplie en vain son père Jupiter : Castor ne pourra être libéré que si Pollux renonce à son immortalité et prend la place de Castor au royaume des morts. Jupiter tente de dissuader Pollux en déployant devant lui les charmes et les voluptés célestes. Mais rien ne peut le retenir. accompagné de Mercure, Pollux trouve Phébé à l’entrée de l’hadès et rejette à nouveau son dessein.

Aux champs élysées, Castor ne trouve pas la paix tant il se meurt de désir pour Telaïre. La joie inattendue de retrouver Pollux n’est que de courte durée lorsqu’il apprend le sacrifice que son frère est prêt à faire pour lui : Castor refuse que Pollux prenne sa place aux enfers. Il ne demande à revenir sur terre que pour un seul jour, le temps de faire ses adieux à Télaïre. Voyant Castor et Télaïre réunis, Phébé devient folle de rage. Sourd aux protestations de Telaïre, Castor entend tenir sa promesse envers Pollux et retourner aux

enfers. Jupiter apparaît avec Pollux : proclamant que Castor est libéré de son serment, le dieu emmène avec lui les deux frères qui, sous le signe de la fidélité et de l'amitié, partageront l'immortalité, laissant Télaïre esseulée.

Castor et Pollux, tragédie lyrique
(version 1754)
livret Pierre-Joseph Bernard, dit Gentil-Bernard



A l'Opéra de Dijon (version de 1754) :
5 dates : Les 26, 28, 30 septembre puis 2 et 4 octobre 2014

Pour célébrer le 250ème anniversaire de la mort de Rameau, l'Opéra de Dijon honore le génie de son compositeur natal et présente une nouvelle production de la tragédie lyrique, Castor & Pollux, dans sa version de 1754. L'argument principal du spectacle, défendu par la maison dijonaise reste ici la proposition du metteur en scène Barrie Kosky, directeur du Komische Oper de Berlin. Quelques jours après, Paris présente aussi sa propre production de Castor sous la baguette d'Hervé Niquet….

Le Concert D'astrée
Emmanuelle Haïm, direction
Mise en scène : Barrie Kosky

Castor : Pascal Charbonneau
Pollux : Henk Neven
Télaïre : Emmanuelle de Negri
Phœbé : Gaëlle Arquez
Jupiter : Frédéric Caton
Un grand prêtre de Jupiter : Geofroy Bufère
Mercure, un athlète : Erwin Aros



A Paris, TCE (version de 1754) :
5 dates : les 13, 15, 17, 19 et 21 octobre 2014

Hervé Niquet direction
Christian Schiaretti, mise en scène
John Tessier : Castor
Edwin Crossley-Mercer : Pollux
Omo Bello : Télaïre
Michèle Losier : Phœbé
Jean Teitgen : Jupiter
Reinoud van Mechelen : Mercure, un spartiate, un athlète
Hasnaa Bennani : Cléone, une ombre heureuse
Marc Labonnette : Un grand prêtre
Le Concert Spirituel Chœur du Concert Spirituel

Vendredi 10 octobre 2014 18h30
Une heure avec… l'équipe artistique du spectacle
Inscription conferences@theatrechampselysees.fr

Illustration : Les Dioscures, Pollux et Castor (abaissant son flambeau en signe de mort) : dessin de Nicolas Poussin.

CD. Joyce DiDonato, mezzo : Stella di Napoli (2013, Erato)



CD. Joyce DiDonato, mezzo : Stella di Napoli. Dans le prolongement de son récital anterieur intitulé » Drama queens » (héroïnes baroques des 17 et 18 ème siècles, 2012) … – tremplin et condensé de caractérisation lyrique-, la diva vedette de l'écurie Erato, Joyce Di Donato (née en 1969) poursuit ses explorations de répertoires, confirmant un tempérament très engagé au service des rôles choisis. Chaque automne étant propice aux récitals défricheurs – voyez ailleurs La Bartoli autre mezzo virtuosissime qui fait paraître simultanément un nouvel album intitulé » Saint Pétersbourg » où elle invite l'auditeur à la recherche de l'opéra italien à l'époque des tsarines-, La Donato déploie ici toute sa fabuleuse richesse expressive et son chant poétique dans ce nouveau programme opératique qui, en se dédiant au goût romantique napolitain – diffusant son immense séduction depuis le San Carlo – qui est pour Naples ce que La Scala, est pour Milan et l'histoire du chantout tout court-, nous raconte la fabuleuse épopée du bel canto napolitain romantique…. C'est une immersion dans la vocalità ardente et souvent éplorée voire tragique qui de Rossini à Bellini, sans omettre Pacini, Mercadante, et aussi Donizetti, récapitule l'évolution esthétique de ce premier romantisme lyrique préverdien…

D'emblée la diva américaine s'affirme particulièrement dans le

registre sombre et tragique des héroïnes dignes et sacrifiées, souveraines ou princières… toujours irrésistiblement humaines. Ses Donizetti s'imposent indiscutablement (Elisabetta puis Maria Stuarda dont elle éclaire le récitatif ardent dramatique de la reine décapitée martyr) : les deux sommets donizettiens préparent à la sortie spectaculaire de ce récital, poétiquement très juste : la mort de Sapho dont la posture sublime et digne nous offre une révélation signée Pacini : entre élégie tendre bellinienne et fort dramatisme préverdien…. Belle exhumation servie par une interprète inspirée, d'une très fine caractérisation qui rétablit la figure de la poétesse telle l'égale de Cléopâtre ou Didon : féminité déterminée et fervente jusque dans la mort.

D'ailleurs le programme met en lumière tout ce qui gravite et suit plus qu il ne l'égale le modèle Bellinien : la superbe et directe prière de Nelly (Adelson et Salvini) montre tout le génie du Sicilien dont la suavité suspendue enchante par son élégance tendre. Même irrésistible lamento funèbre de Roméo avec le cor lointain en contrechant… qui apaise à peine la rage incantatoire avec laquelle la diva sculpte chaque mot du récitatif précédant la cantilène.

Reine de Naples

La Quadra peut être fière d'accomplir ainsi un parcours marqué par des choix judicieux dont les programmes mêlent habilement tempérament dramatique et vocalità acrobatique. C'est en somme une Bartoli bis, et tout autant que sa consoeur, semblablement douée pour la curiosité et l'innovation, capable d'un engagement spécifique. En affichant en couverture une posture de top modèle aux lignes sveltes et ondoyantes, la diva

démontre toute l'ampleur de ses capacités actuelles. La voix n'est pas puissante mais parfaitement placée, d'une intonation rarement défaillante, aux subtilités flexibles et millimetrés qui mieux qu'au concert ou sur scène, se révèle particulièrement riche en nuances au studio. La Donato est une diseuse, orfèvre inspirée qui sculpte le verbe avec une intensité canalisée et précise, restituant pour chaque incarnation une remarquable interprétation. Rien à dire donc de ses Bellini, suggestifs et sotto voce… généreux en reliefs linguistiques. Voilà qui rompt avec l'image doucereuse du Bellini trop efféminé, pas assez nerveux et viril. L'incarnation qu'en offre Joyce Di Donato est superbe de tempérament et d'intensité mesurée.

Las… Les instrumentistes lyonnais malgré le soin du chef très à l'écoute des moindres inflexions de la soliste, ne restituent pas la très fine expressivité de chaque partition qu'auraient autrement coloré les instruments d'époque. Il faudrait que les directeurs d'opéras optent définitivement pour les phalanges les mieux adaptées en particulier pour le répertoire spécifique entre Bellini et Donizetti : plus à même de singulariser les manières encore méconnues des Mercadante (songe onirique et déchirant de La Vestale : ligne vocale idéalement tendue), Carafa (très fine caractérisation là aussi de Lucia di Lammermoor, soeur de Bellini, à laquelle Joyce Di Donato apporte la profondeur d'un sentiment d'extase douloureuse….), Valentini (délire languissant déploratif d'Adèle, coeur déchiré inconsolable après l'abandon de son amant à jamais perdu).
Chacun des compositeurs magistralement servi par la mezzo trouve étrangement un orchestre à l'énoncé standard, flatteur pour les grandes salles mais en perte de vrai chambrisme (plusieurs aigus de la soliste sont platement couverts dont les deux notes longues crescendo de Saffo… qui doit maintenir son intonation malgré le choeur et l'orchestre conclusif)… On rêve de ce qu'aurait pu apporter le format originel et le timbre plus raffiné des instruments d'époque avec le chant

diapré, serti d'accents justes de l'immense Di Donato. En dépit de l'orchestre trop formaté, un rien standard et souvent surpuissant qui donc logiquement contredit tout ce travail sur la suggestion intime et pudique de la diva, ce récital est superlatif. Il n'y a donc pas que Bartoli capable de nous surprendre voire nous saisir dans une collection de perles romantiques et lyriques méconnues voire inédites (Stella Di Napoli de Pacini qui ouvre le récital tout en le baptisant ; ou Il Sonnambulo de Carlo Valentini). Récital magistral.

Joyce DiDonato, mezzo. Stella di Napoli : airs d'opéras de Pacini, Bellini, Mercadante, Valentini, Donizetti… Orchestre de l'Opéra de Lyon. Riccardo Minasi, direction. 1 cd ERATO, Warner classics.

agenda
Au moment où parait son disque napolitain, la mezzo Joyce Di Donato est en tournée en Europe dont une date passe par la France, le 27 septembre prochain, avec au programme, une bonne partie des arias enregistrés dans le cd Erato, » Stella di Napoli » :

STELLA DI NAPOLI
Airs d'opéras italiens romantiques

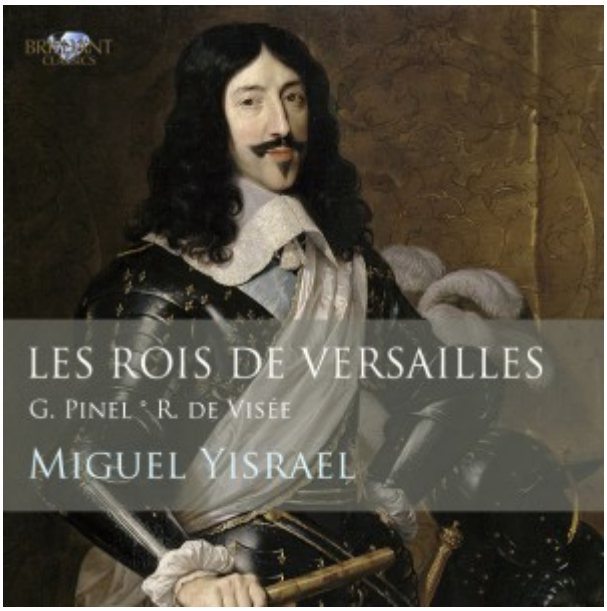
Pacini
Stella di Napoli, « Ove t'aggiri o barbaro »
Donizetti
Elisabetta al castello, « Par che mi dica ancor »
Rossini
Elisabetta Regina d'Inghilterra, Sinfonia
Carafa
Le Nozze di Lammermoor, « L'amica ancor non torna… Oh di sorte

crudel »
Rossini
Le siège de Corinthe, Ballabile I et III
Zelmira, « Riedi al Soglio »
Bellini
Norma, Sinfonia
Mercadante
La Vestale, « Se fino al cielo ascende »
Verdi
Alzira, Sinfonia
Bellini
Adelson e Salvini, « Dopo l'oscuro nembo »
Pacini
Saffo, « Teco dall'are pronube »

Samedi 27 septembre 2014, 20h
Théâtre des Champs-Elysées
Joyce DiDonato, soprano
Orchestre de l'Opéra de Lyon
Riccardo Minasi, direction

CD, annonce. Miguel Yisrael : le luth de Louis XIII (parution chez Brilliant

classics en décembre 2014).



CD, annonce. Miguel Yisrael : le luth de Louis XIII (parution chez Brilliant classics en décembre 2014). Miguel Yisrael, disciple d'Hopkinson Smith, est aujourd'hui le jeune luthiste le plus doué de sa génération, un tempérament rare qui défend, seul, la noblesse et l'élégance inégalables du luth, le roi des instruments (ou l'instrument du Roi, en particulier Louis XIII). Couronné « prince du luth » par la Rédaction de classiquenews, entre autres pour son dernier album dédié aux compositeurs autrichiens baroques et précisément à l'école viennoise, – Austria, 1676 : Wolff Jacob Lauffensteiner (1676-1754), Johann Georg Weichenberger (1676-1740): Partitas-, **Miguel Yisrael** fait paraître un nouvel opus très prometteur annoncé en décembre 2014 qui met en lumière deux compositeurs renommés à l'époque de Louis XIII et de Louis XIV : Germain Pinel (circa 1600-1664) et De Visée (circa 1650-après 1732). Aboutissement d'un long travail de recherche sur l'instrument à la Cour de France, sur son statut privilégié au sein de l'élite politique française, le programme ainsi abordé gagne de nombreux éclaircissements qui soulignent l'irrésistible ascension du luth à l'époque de Louis XIII qui en jouait dès 3 ans, l'impose à sa Cour, lui consacre des cycles de « concerts » privés devant une assemblée choisie d'amateurs et de praticiens comme lui. Louis XIII joue du luth ; Louis XIV danse… la formule est certes un raccourci mais elle indique clairement le caractère saturnien, mélancolique, infiniment rêveur du père du Roi-Soleil dont on sous-estime la profondeur et la personnalité complexe…

Si Louis XIV qui en joue de 9 à 18 ans (grâce à son professeur, Germain Pinel), délaisse le luth pour la guitare (sous l'influence de sa mère espagnole), jamais le Roi Soleil n'oubliera le goût de son père, figure inégalée et référence du style monarchique : c'est Louis XIII qui invente le mythe de Versailles : un lieu où il aimait se retrouver seul et que son fils prit soin de magnifier à sa mesure. Avant l'artifice solennel des ornements du « grand Versailles « , celui de Louis XIV, Miguel Yisrael dévoile un pan oublié du goût français classique, celui du premier XVIIème, où Louis XIII favorise avec son luth, un art premier dont le raffinement était perdu. Le nouvel album édité en décembre chez Brillant classics devrait encore confirmer l'immense talent du jeune luthiste qui n'a jamais été aussi engagé pour la réévaluation du luth en France. Prochain dossier spécial dédié au Luth dans les colonnes de classiquenews, et compte rendu développé du cd Les rois de Versailles par Miguel Yisrael, luth, au moment de la parution de l'album, en décembre 2014.

CD, annonce. **Les rois de Versailles. G. Pinel, R. De Visée. Miguel Yisrael, luth. 1 cd Brilliant classics**. Parution annoncée courant décembre 2014.

CD annonce. LUCIFER, le nouveau disque de Guillaume Connesson par JC Spinosi (1 cd Deutsche Grammophon)



CD événement à paraître ce 8 septembre chez Deutsche Grammophon : « Lucifer », nouvel opus discographique réunissant le Concerto pour violoncelle (2008) et le ballet Lucifer (2011) du compositeur contemporain né en 1970, **Guillaume Connesson**. Voici en avant première, un extrait de notre critique à paraître comme le recueil discographique, ce 8 septembre 2014 : *« Tonale comme Escaich ou Hersant, la musique du Français Guillaume Connesson (né en 1970) nous touche par sa fabuleuse activité dramatique que colore une véritable sensibilité orchestrale : sa rythmique trépidante (évidemment proche des répétitifs américains dont surtout Reich ou Glass), sa précision et son énergie engageant toutes les ressources de l'orchestre s'affirment en particulier ici, dans deux œuvres à l'instrumentation choisie et changeante, surtout immédiatement accessibles : son Concerto pour violoncelle et surtout le ballet Lucifer qui allie une ivresse lyrique éperdue à un sentiment de désespérance maudite. La richesse de l'écriture exprime cette tragédie intime qui surgit malgré l'élan des danses explicites, le mouvement souvent irrépressible des épisodes mis en musique… Le quadra offre dans ce nouvel album édité par Deutsche Grammophon, une fabuleuse traversée orchestrale dont les facettes scintillantes soulignent le talent du Connesson, dramaturge, chorégraphe et orchestrateur….«* .

L'album Lucifer de Guillaume Connesson est CLIC de classiquenews du mois de septembre 2014. Prochaine grande critique dans **le mg cd dvd livres de classiquenews**, **le 8 septembre 2014.**

Anna Netrebko chante Leonora du Trouvère sur France Musique



France Musique, ce soir. Verdi : Le Trouvère. Anna Netrebko. Le 31 août 2014, 20h. Salzbourg, août 2014 : France Musique diffuse l'un des événements lyriques du festival autrichien : Le Trouvère de Verdi. L'ouvrage saisit par sa fièvre dramatique, une cohérence et une caractérisation musicale indiscutable malgré la complexité romanesque de l'intrigue. Au sommet d'une distribution idéale, le timbre charnu et digne de la soprano Anna Netrebko, diva glamour et depuis une décennie, idole de Salzbourg. Sa Leonora est subtilement blessée, amoureuse ardente, d'un romantisme fiévreux… d'autant que ses partenaires, Franceso Meli (Manrico le trouvère, celui qu'elle aime), et surtout l'infatigable et stylé Placido Domingo, devenu baryton à présent (Luna père) défendent avec la même incandescence chacun de leur personnage. Les auditeurs de France Musique ne verront pas la mise en scène muséale, offrant une somptueuse galerie de peinture des chefs d'oeuvres picturaux de la Renaissance européenne surtout italienne (de Bronzino au Titien, sans omettre le froid et léché Fouquet…). Leonora y est une gardienne, rêvant d'être une princesse en robe de velours rouge passion. L'Orchestre philharmonique de Vienne achève le tableau, rutilant, parsemé d'éclairs dramatiques (sous la baguette un rien épaisse de Gatti…). Mais qu'importe,

l'ivresse et l'extase lyriques sont au rendez vous de cette passionnante diffusion en différé… Ce soir, dimanche 31 août 2014, 20h. **Lire aussi notre compte rendu critique du Trouvère de Verdi** avec Anna Netrebko et Placido Domingo à Salzbourg 2014.

France Musique. Verdi : Le Trouvère. Anna Netrebko. Le 31 août 2014, 20h. Avec Anna Netrebko (Leonora), Francesco Meli (Manrico), Marie-Nicole Lemieux, Placido Domingo. Philharmonique de Vienne. Daniele Gatti, direction. L'écoute de cette diffusion France Musique est d'autant plus incontournable que l'opéra en juin, proposant 6 dates du 9 au 24 août 2014, était déjà sold out (complet) : affichant le Philharmonique de Vienne, Anna Netrebko, Lemieux (Azucena), Domingo (Luna), la production salzbourgeoise permet de mesurer l'évolution de la voix et du chant de la soprano vedette Anna Netrebko dans un rôle qui semble taillé pour elle. Réponse le 31 août sur les ondes de France Musique. **En lire +**

CD. JS BACH : Le Clavier bien tempéré. Pierre Laurent Aimard, piano (1 cd Deutsche Grammophon)

CD. JS Bach : Le Clavier bien tempéré. Pierre Laurent Aimard, piano (1 cd Deutsche Grammophon). Genèse, enjeux, esthétique. Sommet, Bible, Everest du clavier baroque – en fait du clavier tout court-, « *le clavecin bien tempéré* » ainsi qu'il était nommé du vivant de Bach, – encore que le choix de l'instrument soit laissé par Bach à la décision de l'interprète-, reste la pierre angulaire, l'accomplissement artistique de tout claveciniste comme de tout pianiste. C'est aussi la référence au Père vénéré : un retour à la source première, auprès de celui dont la quête expérimentale pousse les possibilités du langage musical jusque dans ses ultimes limites ; celui qui semble tout reconstruire et repenser l'univers à l'aulne de sa pensée et de sa seule science musicale ; où l'oeuvre miraculeuse inspirée par le Créateur se retrouve ainsi récapitulée et comme célébrer grâce au seul chant des deux mains sur le clavier : chacun des deux Livres fait alterner comme une séquence primitive, un prélude suivi de sa fugue dans les 12 demi tons de la gamme chromatique soit 24 modes majeurs et mineurs. **Ici le Premier Livre – BWV846 à 869-, achevé dès 1722** (mais révisé jusqu'à la mort de Bach en 1750) est écrit quand Bach est à Köthen ; suivra 22 ans plus tard (à Leipzig), le 2ème Livre en 1744 (BWV 870 à BWV 893) … il en découle l'impression d'une suite séquentielle qui par le processus de son développement logique et naturel engendre tout un cycle organique que l'interprète inspiré, – démiurge par transfert, favorise en une croissance cohérente. Le défi principal en est d'exprimer la prodigieuse pensée musicale d'un génie inégalé en écartant rien de ce qui fonde aussi sa force poétique : une vision de l'infini et aussi l'expression très juste de la vérité humaine. Intellect et sensibilité, grandeur abstraite et intimité secrète se mêlent de façon



inédite, sans que beaucoup d'interprètes parviennent à en saisir la double nature. La complexité contrapuntique sous tend en vérité une prière personnelle dont on suit de séquence en séquence, de Préludes en Fugues, l'évolution linguistique comme la volonté de variété comme de caractérisation contrastée d'un dyptique à l'autre. Le ton dune progessive et absolue sincérité fait entre autres toute la valeur des 12 derniers épisodes du Livre I soit du numéro XIII au numéro XXIV : plus sobre, plus dense, de plus en plus dépouillé, le geste s'économise, les dynamiques sexacerbent, signes d'une maturité rayonnante et profonde non dénuée de gravité, de nostalgie, de grâce comme de tendresse … autant de caractères très subtilement énoncés et développés qui composent aussi comme le portrait profond et juste de l'auteur.

Estimation, fortune critique, réception de les Livres. Avant le XIXème redécouvreur (grâce à Mendelssohn et la recréation de la Saint Matthieu à Berlin en 1829 – un an après la mort de Schubert à Vienne…), l'éditeur Rellstab souhaita publier les deux recueils du Clavier bien tempéré dès 1790. Bach était mort depuis 40 ans mais son aura et sa légende, minutieusement entretenus par son fils ainé, le fidèle Carl Philipp Emmanuel, étaient intacts. Les plus grands compositeurs des Lumières et du siècle romantique vénéraient les 2 Cahiers : Haydn, Mozart (qui instrumenta des fugues à 3 pour ensemble de cordes)… et Beethoven qui étudiait et travaillait les préludes et fugues des deux recueils avec son maître Neefe. La somme est d'autant plus précieuse que les manuscrits autographes nous sont parvenus. Le premier jet du Cahier 1 remonte à l'automne 1722 : tout y est déjà précisé et abouti (construction harmonique, contrepoint, ornementation) même si Bach affine encore son intention de très nombreuses années après. C'est un chantier jamais fermé que le compositeur perfectionne toute sa vie.
Les contemporains de Bach reconnaissent avoir été éblouis par la technique du Bach claviériste : souplesse, chant,

intériorité gomment ici la rudesse, et les difficultés accumulées dans chaque séquence (Prélude puis Fugue). La légende suggère que le cycle ait été composé pendant le temps d'incarcération de Bach, soit presque un mois à compter du 6 novembre 1722 : son patron, le Duc de Weimar étant particulièrement furieux d'avoir constater à maintes reprises le désir de son serviteur musicien de le quitter.
Bach devait à l'issue de son emprisonnement rejoindre la Cour de Coethen qui avait négocié son transfert. Auparavant destiné exclusivement à l'orgue, l'enchaînement Prélude et Fugue peut désormais être joué sur tous les claviers dont évidemment le plus répandu: le clavecin. La formule ne suscita guère d'enthousiasme et le succès du cycle revient surtout à son usage comme extraordinaire recueil d'exercices. Or comme nous l'avons dit, il dépend de l'interprète de dépasser les défis techniques pour en exprimer l'éloquente ivresse sonore, dansante. Au-delà de la performance contrapuntique, saisir et exprimer le chant intime et les enjeux expressifs de la musique pure.

Intimité, clarté, sensibilité de Pierre-Laurent Aimard



Après avoir proposé chez Deutsche Grammophon également une lecture de *l'Art de la fugue*, affirmant déjà une sûreté technicienne doublée d'un superbe instinct musical, **le pianiste Pierre Laurent Aimard** s'attaque ici à un autre volet spectaculaire du génie de Bach père. D'emblée, le jeu touche

par son élocution sincère et naturelle, une discrétion toute en finesse qui sait préserver la clarté de l'écriture et surtout le contenu poétique voire intime du complexe tissu sonore. Si les 12 premiers volets sont en soi magistralement conçus révélant l'ampleur et la force expérimentale de la pensée de Bach, les 12 derniers numéros indiquent une évidente transformation plus introspective, plus dense voire fulgurante : y surgissent de nouveaux caractères -plus confidentiels dans les 12 précédents- : profondeur, gravité, silence, repli, énigme. Autant de valeurs clés qui sortent de l'ombre grâce à la sensibilité du Pierre-Laurent Aimard.

Au tout début du Livre I, l'entrée dans le cycle passe par l'enchantement du **premier Preludium** sculpté comme l'invitation dans un jardin enchanté (l'Arcadie rêvée ?… celle des amants qu'a peint Watteau et dont les silhouettes ou la trace imperceptible semble inspirer JSBach). Le jeu de Pierre Laurent Aimard parcourt chaque climat du paysage mental et musical, creusant d'incessants contrastes lorsque s'affirme l'ivresse juvénile irrépressible du **Preludium III**, sa légèreté trépidante et insouciante comme un printemps primitif (grâce enivrée du jeu digital … annonciatrice de l'ivresse et du crépitement exalté du **Préludium X**), puis le déterminisme de la **Fugue VII**, en une volonté qui affirme la toute puissance de la musique pure. Entre pensée et incarnation, la savant architecte se fait poète : son jardin, nouveau labyrinthe de l'âme désireuse. Mais le pianiste soigne tout autant failles et replis en d'inquiétants vertiges : sérénité plus sombre du **Preludium VIII** enchaîné avec la fugue VIII grave et retenue, de loin la plus méditative.

Le cd 2, présente le cycle des 12 derniers épisodes ; corpus plus mûr, plus essentiel, moins démonstratif ; autant dans les 12 premiers, Bach semble tricoter et tisser longtemps avant de produire la profondeur ; ici en quelques mesures, il atteint une gravité pleinement épanouie (jouant du silence et des ombres) en une urgence irrésistible… Cette pensée qui

s’affirme peu à peu est d’autant plus spectaculaire et impressionnante que le pianiste excelle tout autant à exprimer dans le **Preludium XIII**, sa grâce ingénue, et mieux dans **la Fugue qui suit** (et le complète) : la broderie aérienne, insouciante, sa fluidité essentielle, son esprit dansant qui jaillit avec une simplicité primitive. Quelle science des contrastes. Et pour l’interprète, quel défi dans la gestion d’autant de climats changeants, volubile, fugaces… pourtant admirablement canalisés.

En plus de la gravité et de la profondeur, Pierre-Laurent Aimard fait jaillir avec une grande subtilité la tension et la gravité à fleur de peau du **Preludium XIV,** puis dans la Fugue qui suit, le temps suspendu de méditation, cette plongée et cette immersion lente cette retenue et cette pudeur, celles d’une fine allusion, surtout introspective (Watteau là encore…). A la vivacité précise, intense, enlevée comme un bambochade (excitation de l’irrésistible **Preludium XV**), au feu dansant qui traverse et habite le flux des entrelacs croisés de la **Fugue XV**, répond aussi le songe insouciant du **Prélude suivant (XVI)**.

Le pianiste suit l’itinéraire mental progressif d’un Bach arpenteur de l’univers : l’édifice contrapuntique se fait colossal (affirmation de la pensé musicale) dans **les deux Fugues XVI et XVII.** Voici le Bach constructeur de cathédrales. Et pourtant le jeu de Pierre-Laurent Aimard se montre ciselé, simple, enfantin, d’un naturel limpide, souvent désarmant par sa fragilité.



Cycle de maturité oblige, et donc immersion dans la profondeur voire la gravité, place au Prélude XVIII : le plus touchant, où saisit une sensibilité introspective la plus ténue, pudeur grave, là encore d’une élocution très simple… à laquelle répond sa Fugue, long développement complexe auquel l’élocution et le jeu très nuancé et dépouillé jouent surtout sur le clarté ; il

restitue sa grâce éloquente son allant irrépressible, son équilibre olympien. La grâce mozartienne du Prélude XIX, sa délicatesse musicale indique que Bach a mûri et va droit à l'essentiel ; il touche immédiatement car la science est surtout proche du coeur.
Il y aurait tant à dire d'un épisode à l'autre. **Le Prélude et Fugue XX** en seraient la quintessence affirmant et la pensée universelle de Bach et la sensibilité du pianiste qui en détecte et en exprime l'expérience intime : l'énergie conçue comme une urgence torrentielle est un élément nouveau : brio, flexibilité, clarté, simplicité et ici synthèse frappe l'écoute (il annonce la vivacité du **XXI**). Puis l'ambition de la structure contrapuntique (de la Fugue, l'une de plus développée et des plus longues… qui annonce l'absolu, sommet final, la XXIV), sa gravité et son ascèse (variation abstraite de la musique) affirme une certitude jamais écoutée avant (l'affirmation du génie musicien du Bach alors emprisonné ?). Son caractère universel, construit une éllipse sans fin comme un mouvement perpétuel illimité qui étire le souffle jusqu'au delà l'humain. Il faut bien des accords martelés finaux pour en réaliser la fin et l'élan conclusif. Vertigineux. Alors comment ici ne pas évoquer **la Fugue ultime, la XXIV, de près de 7mn** : son énoncé simple, sobre, profond et aussi d'une grande tristesse exprimeraient-ils le renoncement comme si Bach, tirait la révérence avec mélancolie et une grâce pudique elle aussi irrésistible ? Au pianiste revient le mérite, d'apporter la brume ensorcelante d'un balancement hypnotique.

Malgré la grande disparité des climats, la succession vertigineuse des contrastes enchaînés et l'architecture complexe de l'écriture, on demeure saisit du début à la fin par la grâce volubile et insouciante du jeu, la finesse du toucher. Un très grand album… qui laisse espérer déjà le Livre II.

CD. JS Bach : Le Clavier bien tempéré, Livre I. Pierre Laurent Aimard, piano (1 cd Deutsche Grammophon)

Francesco Cavalli, la résurrection spectaculaire



Cavalli:Elena. Sablé, le 27 août. Angers Nantes Opéra : 2>14 novembre 2014. Renaissance de Cavalli. A propos de l'opéra Elena (1659). Peu à peu Francesco Cavalli reprend la place qui lui est propre, la première parmi les plus grands compositeurs d'opéras italiens au XVIIè, après la mort de son maître Claudio Monteverdi en 1643. Meilleur représentant de l'opéra vénitien baroque, Francesco Cavalli – qui porte le nom de son protecteur, incarne l'excellence poétique et expressive du genre lyrique en Europe : il renouvelle le théâtre monteverdien, assimile son cynisme et sa sensualité et l'adapte au goût des plus grandes cours royales dont évidemment Paris : Mazarin l'appelle à Paris pour célébrer les noces du jeune Louis XIV : un nouvel ouvrage, Ercole Amante (1662), d'une enchantement irrésistible auquel sont associés déjà les ballets d'un certain Lulli. **Sablé le 27 août puis Angers Nantes Opéra en novembre 2014** accueillent un opéra peu connu Elena qui revisite le mythe antique avec une grâce poétique, et une saveur personnelle pour l'équivoque trouble magnifié par le travestissement et les situations piquantes qui en découlent… Roi du drame, de la métamorphose et des genres mêlés (comique, truculent, sentimental, héroïque et tragique…), Cavalli refait surface… William Christie avait révélé (Caen, 2011) la magie elle aussi irrésistible de Didone (1641). Le génial Francesco gagne peu à peu une juste reconnaissance. D'autant que le dvd Elena est édité par Ricercar, qu'une biographie, la première aussi documentée et

synthétique, sort également chez Actes Sud (par Olivier Lexa). La renaissance Cavalli est en marche… **EN LIRE +**

Bruno Procopio joue Rameau à la Côte-Saint-André



Festival Berlioz. Rameau : Procopio / Kossenko. Le 25 août 2014. Deux ramistes de la nouvelle génération, Bruno Procopio et Alexis Kossenko célèbrent le génie de Jean-Philippe Rameau pour l'année des 250 ans de sa disparition en 1764. Le premier, claveciniste et chef d'orchestre, a enregistré et publié chez Paraty deux disques particulièrement remarqués : un cycle d'extraits des ouvertures et ballets des opéras avec l'orchestre Simon Bolivar sur instruments modernes (album intitulé » Rameau in Caracas «), puis une nouvelle lecture des Pièces pour clavecin en concerts. Le second, flûtiste, a édité chez Erato un récital instrumental et lyrique dédié au Rameau amoureux avec la soprano Sabine Devielhe et son ensemble Les Ambassadeurs. Les deux musiciens ont tous les deux étudié au Conservatoire Supérieur de Paris (CNSMDP).

Bruno Procopio / Alexis Kossenko

Rameau new generation



CPE Bach 2014. Parallèlement les deux interprètes s'engagent également pour rétablir le génie d'un autre compositeur baroque, Carl Philipp Emanuel Bach dont 2014 marque le tricentenaire. Par son œuvre, son style et son activité musicale en particulier à Hambourg, Carl Philipp montre qu'il ne doit pas sa célébrité uniquement pour être le fils de Bach dont il a œuvré à rééditer les œuvres et édité le catalogue : c'est un auteur majeur de l'époque classique, illustre représentant de l'esthétique Empfindsamkeit.
En 2014, **Alexis Kossenko** s'apprête à publier d'ici l'hiver 2014, un nouveau disque dédié aux Trios et aux Concertos (Alpha 821). De son côté, **Bruno Procopio** vient d'enregistrer au clavecin, les fameuses Sonates Württembeg, considérées comme l'un des plus importants recueils de Sonates pour clavier de la première moitié du XVIIIème siècle. L'album devrait sortir également dans le dernier trimestre de cette année (également pour le label Paraty, distribué par Harmonia Mundi). Le claveciniste connaît d'autant mieux le style et l'écriture de CPE Bach qu'il a enregistré avec le même Orchestre Simon Bolivar (et pour cette session, première pour la phalange vénézuélienne) sur instrument d'époque, plusieurs Sinfonie du compositeur baroque.

agenda

En août 2014, avant la sortie de leur albums CPE Bach, les deux ramistes reconnus abordent l'intégrale des Pièces pour clavecin en concert de Jean-Philippe Rameau, les 6 août au **festival Musique et nature en Bauges**, puis 25 août au **festival Berlioz de la Côte Saint-André.**

Rameau : Pièces pour clavecin en concert
Bruno Procopio, clavecin
Alexis Kossenko, flûte
Patrick Bismuth, violon
Romina Lischka, viole de gambe

VOIR Bruno Procopio jouer les Pièces pour clavecin en concerts

Mercredi 6 août 2014, 21h (Eglise de Pugny-Chatenod)
Lundi 25 août 2014, 17h (Couvent des Carmes, Beauvoir en Royans)

Premier concert : La Coulicam – La Livri – Le Vézinet
Deuxième Concert : La Laborde – La Boucon – L'Agaçante – Premier Menuet et Deuxième Menuet
Troisième Concert : La Poplinière – La Timide – Premier tambourin et Deuxième tambourin en rondeau
Quatrième Concert : La Pantomime – L'indiscrète – La Rameau
Cinquième concert : Fugue La Forqueray – La Cupis – La Marais

L’art de la conversation en musique



Les Pièces pour clavecin en concerts de Jean-Philippe Rameau. Au début de sa carrière et bien avant les premiers accomplissements lyriques, Rameau a publié trois livres de pièces de clavecin entre 1706 et 1728, puis sont venues les Pièces de clavecin en concerts… C’est son seul cycle de musique de chambre et le plus inventif de son temps.
Rameau explique dans la préface (intitulée « Avis aux concertants »), qu’ayant constaté le succès immédiat de la forme mêlant clavecin et violon, il a souhaité écrire pour cette combinaison particulièrement concertante, riche en possibilités de dialogues, telle une véritable conversation en musique : « Le quatuor y règne le plus souvent, écrit-il. Il faut non seulement que les trois instruments se confondent entre eux, mais encore que les concertants s’entendent les uns les autres, et que surtout le violon et la viole se prêtent au

clavecin, en distinguant ce qui n'est qu'accompagnement, de ce qui fait partie du sujet. C'est en saisissant bien l'esprit de chaque pièce, que le tout s'observe à propos. » Chaque instrumentiste doit donc maîtriser qualité d'écoute et virtuosité caractérisée.
Jamais relégué au second plan tel un instrument d'accompagnement, le clavecin a souvent un rôle concertant, mais il peut être à l'unisson avec les dessus ou leur servir d'accompagnateur coloré. « Cinq de ces pièces ont d'ailleurs été adaptées par lui-même pour clavecin seul. Lors de notre enregistrement, nous nous sommes donc interrogé sur la position du clavecin à côté des deux dessus. Comment respecter son rôle concertant ? Nous avons donc choisi de le mettre au centre de l'enregistrement, car la difficulté a été pour nous de situer les instruments les uns par rapport aux autres » ajoute Bruno Procopio.

Le cas des Pièces pour clavecin en concerts de Rameau reflète idéalement le goût des Lumières en France au XVIIIème : c'est l'emblème d'un art de vivre copié comme modèle dans toute l'Europe. A Rameau revient le prodige d'offrir au temps de Voltaire et des Rois éclairés (Louis XV et La Pompadour, Frédéric II de Prusse, L'impératrice Catherine…) l'expression musicale d'un raffinement inédit où les instruments évoque le jeu et les enjeux de la conversation telle qu'elle a été élaborée au moment où toute l'Europe cultivée parlait français.
« Les Pièces de clavecin en concerts constituent une sorte de maillon entre les sonates en trio italiennes ou les trios polyphoniques de Bach, comme la sonate en trio qui clôt L'Offrande musicale, et les sonates pour clavier – clavecin ou piano-forte – avec accompagnement de violon obligé ou ad libitum qui se développèrent considérablement à la fin du XVIIIe siècle, en France notamment. Dans ce genre de compositions où le clavier se taillait la part du lion, l'instrument à cordes se bornait à doubler la mélodie ou à ponctuer les basses. Animé par son expérience de musicien de

théâtre, Rameau s'émancipe du cadre forgé par les Italiens et par ses prédécesseurs français et raffine sur les détails. Il compose de véritables trios, car chaque « Concert » est un trio presque symphonique où le clavecin, affranchi de toute fonction polyphonique, devient un instrument soliste à part entière à côté de ses deux partenaires qui lui apportent un lumineux complément de richesse sonore « , complète Bruno Procopio à propos des Pièces pour clavecin en concerts. Contribution réalisée pour la sortie de son disque Rameau (d'après les propos recueillis par Adélaïde de Place).

discographie : 3 cd incontournables

Lire notre critique du cd Rameau : Pièces pour clavecin en concerts par Bruno Procopio

Lire notre critique du cd Rameau : ouvertures et ballets des opéras de Rameau par Bruno Procopio avec l'orchestre Simon Bolivar du Venezuela

Lire notre critique du cd Rameau : le grand théâtre de l'amour par Les Ambassadeurs, Sabine Devielhe et Alexis Kossenko

---

Dans les jardins de William

Christie : à Thiré en Vendée (annonce)



Thiré (Vendée). Dans les jardins de William Christie, 23<30 août 2014. Raffinement musical et écrin de verdure : le bocage vendéen n'a jamais mieux enchanter… A Thiré (Vendée), William Christie ouvre ses jardins magiciens le temps de son festival singulier. Il réconcilie musique baroque et nature en une Arcadie recomposée dont les délices et les surprises font le plus fascinant des festivals de l'été. La 3ème édition des Rencontres Musicales en Vendée a lieu la dernière semaine d'août, **du 23 au 30 août** prochain dans le cadre du parc enchanteur dessiné par le fondateur des Arts Florissants, un jardin magicien où le chef d'orchestre et le claveciniste s'expriment avec un raffinement inouï : les jardins de Thiré sont avant tout l'expression du bon goût et de la fantaisie souveraine mises au diapason cette année de Charpentier, Rameau, et plusieurs autres créateurs baroques européens (Campra, Monteverdi, Bach : voir les « Méditations »). **EN LIRE +**



photo © CLASSIQUENEWS 2014

Informations
Réservations

Réservations par internet sur les sites :
www.vendee.fr
www.festivalchezwilliamchristie.vendee.fr

Par téléphone : 02 51 44 79 85



Des prix particulièrement accessibles. L'ensemble des activités musicales offertes pendant le festival affiche des prix plus que raisonnables, uniques mêmes comparés à d'autres manifestations aux affiches pourtant moins prestigieuses. Ce critère permet une accessibilité totale pour tous et fait de Thiré, un festival qui n'a rien d'élitiste (un autre argument pour le défendre totalement). Jugez plutôt : Les Promenades musicales (8/5 euros), Concerts sur le Miroir d'eau (18/10 euros), Miroir d'eau + Méditations (20/12 euros)… Ne tardez pas à réserver car dates et places sont limitées. **EN LIRE +**

Ne pas manquer cette année :

– les opéras sur le Miroir d'eau, les 23, 24 (Ballets de Rameau), 29 et 30 août (Actéon de Charpentier). A noter : selon la météo, des billets supplémentaires seront mis en vente le jour de la représentation… Prévoir une couverture car les nuits peuvent être fraîches.

– l'expérience des concerts et promenades musicales dans les bosquets du jardin (musiques baroques en formation statique ou itinérante dans le parc)

– les concerts de 22h45, dans l'église de Thiré : « **Méditations à l'aube de la nuit** », soit pas moins de 7 programmes qui font de l'église du village, le nouveau temple du chant baroque : Campra (23 et 24 août), Seicento italien (25 et 28), Bach (27) et Monteverdi (29 et 30) y seront joués par les Arts Florissants. **EN LIRE +**

VIDEO

visionner notre **reportage spécial Dans les jardins de William Christie, festival de Thiré 2013 (2ème édition)**

La perspective axiale intégrant le bâtiment et le jardin jusqu’aux 3 pins à l’infini… Photo © classiquenews 2014